

De tous les enfants de la terre
Pas un ne m'a tendu la main,
Pas un ne m'a nommé son frère.....
Mon Dieu ! pourquoi suis-je orphelin !

Heureux amis de ma jeunesse,
Vous souriez chaque matin
Quand votre mère vous caresse,
Et moi, je suis un orphelin !

Quand je vous vois dans la prairie
Remplir vos corbeilles de fleurs,
Alors mon âme est attendrie,
Et mes yeux se mouillent de pleurs ;

Car votre mère qui s'avance
Vous presse, heureuse, sur son sein :
Doux baisers ! douce récompense !
Et moi, je suis un orphelin ! !

Gais enfants, qui voyez vos pères
Sourire à vos joyeux ébats ;
O vous ! qui possédez vos mères,
Pourquoi donc ne m'aimez-vous pas ?

Je ne vous fais pas de reproche,
Mais, si je me mêle à vos jeux,
Pourquoi s'enfuir à mon approche,
Comme à l'approche d'un lépreux ?

Mon Dieu ! pourquoi, dans ma misère,
Ne suis-je pas le jeune oiseau
Qui tranquille, près de sa mère,
Dort dans son nid sur le rameau ?

Ce n'est pas que l'on me repousse ;
Car si j'ai sommeil, si j'ai faim,
On me dit : voilà de la mousse,
Dors ; mange, voilà du pain.

Hélas ! de vos foyers la flamme
Ne peut arriver à mon cœur ;
Le pain suffit au corps, mais l'âme
Réclame un aliment meilleur.

Oh ! si, parmi ceux de mon âge,
Un enfant au cœur tendre et bon,
Au lieu de fuir à mon passage,
M'eût dit : voilà notre maison ;

S'il m'eût dit : viens, que je t'apprenne
À goûter un peu du bonheur ;
Viens, ma mère sera la tienne,
Viens, et ma sœur sera ta sœur !

Respect, dévouement et tendresse
J'aurais donné tout en retour ;
Car, pour payer une caresse,
Mon cœur est si riche d'amour !

Car j'ai l'âme sensible et bonne,
Et j'étais né pour être aimant,
Mais je crois, le ciel me pardonne,
Que le malheur me rend méchant.

Si je vois le chef de famille,
Dans ses bras et sur ses genoux,
Asseoir son fils, serrer sa fille,
Je m'éloigne, triste et jaloux.

Souvent le soir, auprès de l'âtre,
Quand dans un coin je pleure seul,
D'enfants une troupe folâtre
Se pressent autour de l'aïeul.

En souriant l'octogénaire
Penche sur eux ses cheveux blancs,
Et je me dis : c'est le grand-père
Qui bénit ses petits-enfants.

Je vois tout cela comme en rêve,
Car nul ne m'a jamais choyé :
Sur moi, quand un regard se lève,
Ce n'est qu'un regard de pitié !

Oh ! ces scènes sont désolantes,
Le contraste est trop douloureux.
Loin de moi ces fêtes riantes,
Qui me rendraient sombre et haineux.

On dit qu'au sein des grandes villes,
À l'honneur de l'humanité,
Pour nous on bâtit des asiles,
Soutenus par la charité.

De Dieu seul briguant les louanges,
S'arrachant même à leurs parents,
Là, de saintes femmes, des anges,
Des orphelins font leurs enfants.

Dans ces retraites opulentes,
L'hiver n'atteint pas l'orphelin ;
Car pour lui des mains bienveillantes
Ont tissé la laine et le lin.

Mais je suis né dans un village,
Au village il me faut souffrir ;
Car, faible, ignorant et sauvage,
Je ne sais à qui recourir.

Depuis le jour de ma naissance,
Qu'ai-je trouvé sur mon chemin ?
L'isolement, l'indifférence,
Et c'est ce qui m'attend demain.

Mais Dieu qui connaît mes alarmes,
Dieu qui des cieux m'entend gémir,
Vient enfin de tarir mes larmes.....
Oui, je sens que je vais mourir.

Adieu donc, vallon solitaire,
Qui m'as repoussé de ton sein :
Je vais au ciel revoir ma mère,
Je ne serai plus orphelin."

Et comme la douce colombe
Qui naît et meurt sur un ormeau,
L'enfant s'endormit sur la tombe,
La tombe qui fut son berceau.